

et l'on sème du blé. Les fermes prospèrent et les familles deviennent rapidement autosuffisantes. En 1754, la colonie réalise même un excédent en blé.

Portrait

Pierre Potier

Le père Potier est en train de s'assurer une place dans l'histoire du Canada comme missionnaire et premier curé en Ontario. Sa contribution va même beaucoup plus loin : ses livres de compte de la mission et, plus tard, de la paroisse offrent de précieux renseignements sur la vie des premiers colons en terre ontarienne.

Le père Potier est d'origine belge et trouve que les Canadiens ont une curieuse façon de parler. Dans un petit cahier intitulé *Façons de parler proverbiales, triviales et figures*, il consigne plus de 3 000 mots et expressions utilisés par les Canadiens au XVIII^e siècle d'abord à Lorette, près de Québec, mais surtout au Détroit. En effet, les deux tiers des mots du lexique de Potier (la seule étude jamais effectuée sur la langue parlée par les Canadiens sous le régime français) proviennent du Détroit.

Trois siècles de vie française au pays de Cadillac, p. 41.

La fin d'un empire

Le conflit final qui oppose la France et la Grande-Bretagne est la guerre de Sept Ans (1756-1763), qui est un choc d'empires. La France est la grande perdante dans cette confrontation. Elle perd ses possessions en Amérique du Nord et aux Indes. C'est la fin de la Nouvelle-France.

Ironie du sort : aux Pays-d'en-Haut commence le peuplement autour de l'Assomption au moment où la métropole est en train de perdre son empire!

La campagne militaire (1756-1760)

Elle est rapide et voit la prise successive du réseau stratégique des forts qui protègent les voies de communication sur le continent.

En 1758, en Acadie, tombe la forteresse de Louisbourg, bastion français de l'Est. Dans la vallée de l'Ohio, le fort Duquesne est pris la même année; il devient le fort Pitt (Pittsburg). Le fort Frontenac, servant de dépôt de munitions et de base navale aux troupes des Grands Lacs, tombe la même année.

Le fort Niagara est assiégé et pris le 26 juillet (3 200 Britanniques contre 490 défenseurs français). Ainsi disparaît la présence française dans la région du lac Ontario.

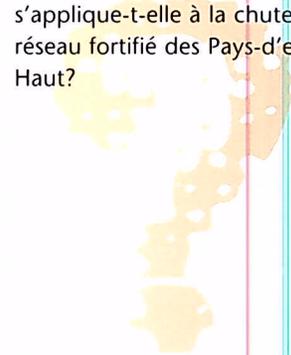
Le fort Rouillé (Toronto) est abandonné en juillet 1759. La communication avec la Louisiane est coupée. Les Pays-d'en-Haut sont isolés.

Toutes les forces militaires se concentrent alors sur la ville de Québec, le 13 septembre 1759, à la bataille des Plaines d'Abraham.

L'année suivante, Montréal, attaquée de toutes parts, se rend. Devant l'avance de 18 000 soldats anglais marchant sur Montréal, le gouverneur Vaudreuil capitule le 8 septembre 1760.

Qu'en penses-tu?

La théorie des dominos s'applique-t-elle à la chute du réseau fortifié des Pays-d'en-Haut?



Le 29 novembre 1760, le drapeau anglais remplace les couleurs françaises à Détroit. La milice est rassemblée et désarmée. Michillimackinac apprend la nouvelle de la capitulation en octobre seulement. Le fort est évacué.

Trois années d'incertitude s'écoulent entre la reddition de la colonie et la signature du traité de Paris.

Dans les Pays-d'en-Haut, c'est la consternation. Les divers postes, forts et villages regroupent environ 7 000 personnes, dont 2 000 à 3 000 vont rester. Chaque individu, chaque famille, doit prendre une décision. Beaucoup, parmi les aristocrates, les soldats et les marchands, retournent en Europe. Le père Potier part vers l'ouest. Quelques familles demeurent.

La fin de l'Amérique française : bilan

- L'existence d'un foyer de peuplement francophone dans les Pays-d'en-Haut.
- Le peu de succès des politiques de peuplement : deux projets ayant des chances de réussite, soit la fondation de Sainte-Marie en 1639 et le développement de la mission de l'Assomption en 1741. Ils ont échoué à cause de facteurs extérieurs aux Pays-d'en-Haut, comme les guerres européennes.
- Le peu de succès des activités agricoles. Elles sont minées par les politiques mercantilistes de Louis XIV, de l'intendant Talon, du gouverneur Frontenac et des marchands.
- La prépondérance d'une seule activité économique : le commerce des fourrures.
- Le fait que les gens se nomment *habitants*, qui est la preuve qu'ils se perçoivent désormais comme étant différents.

Questions

1. Nomme cinq cours d'eau des Pays-d'en-Haut et explique leur importance dans le commerce des fourrures.
2. Caractérise les personnages ci-après et explique brièvement leur rôle dans les Pays-d'en-Haut : Jean de Brébeuf, Étienne Brûlé, Samuel de Champlain, Madeleine de Roybon d'Allonne.
3. Explique la différence entre une colonie comptoir et une colonie de peuplement. Quelle est la plus profitable à court et à long terme?
4. Crée un réseau conceptuel pour montrer les diverses causes à l'origine de la fondation de la Nouvelle-France. À ton avis, quelle en serait la raison principale? Justifie ta réponse.
5. Étienne Brûlé est un personnage peu connu ou méconnu. Crée une bande dessinée illustrant les périodes clés de sa vie.
6. À ton avis, le lent développement agricole de la colonie a-t-il été causé par des facteurs géographiques, tels le relief, le climat, la faiblesse des moyens de communication, ou par un facteur économique-politique, c'est-à-dire le mercantilisme de la métropole? Justifie ton point de vue à l'aide d'exemples précis.
7. Décris, en un paragraphe, la politique mercantiliste de la France telle qu'elle fut pratiquée en Nouvelle-France. En quoi peut-on y voir des similarités avec certaines pratiques commerciales canadiennes actuelles? Explique ta réponse.
8. La vie des coureurs des bois est souvent présentée de façon idéalisée et même légendaire. Toutefois, le mode de vie de ces aventuriers n'étaient pas toujours de tout repos. Imagine que tu es un coureur des bois et crée un monologue illustrant un moment de la vie de ces jeunes hommes. Pense au travail épuisant, à l'isolement dans un milieu hostile, au choc culturel, aux dangers et aux maladies auxquels ils étaient exposés.
9. À quelques kilomètres de la ville de Midland, au sud de la baie Georgienne, se trouve le site de la mission des Jésuites chez les Hurons. C'est dans ces lieux que des missionnaires ont donné leur vie pour propager la foi catholique. Beaucoup d'écoles ontariennes portent le nom de l'un de ces martyrs. Informe-toi sur la vie qu'ont menée ces missionnaires au milieu des Hurons et crée une maquette du village de Sainte-Marie-aux-Hurons.
10. Champlain a conclu une alliance avec les Hurons, ce qui a envenimé des conflits déjà existants entre ces derniers et les Iroquois. Effectue une recherche dans le but de découvrir ce qu'était l'état des lieux à l'arrivée de Champlain au pays : emplacement géographique des Hurons et des Iroquois, richesse en fourrures, organisation des tribus, conflits intertribaux, forces militaires des belligérants, etc. Par la suite, prends position pour justifier la décision de Champlain de s'allier aux Hurons ou la critiquer.

Pour en savoir plus...

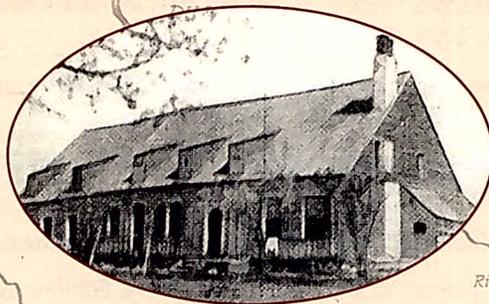


- BEAUDET, Jean-François. *Étienne Brûlé*, Montréal, Éditions Lidec inc., 1993, 61 p.
- BRÉBEUF, Jean de. *Écrits en Huronie*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996, 359 p.
- CAMPEAU, Lucien. *La mission des Jésuites chez les Hurons, 1634-1650*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1987, 487 p.
- CARPIN, Gervais. *Le réseau du Canada*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2001, 552 p.
- CHOQUETTE, Robert. *L'Ontario français, historique*, Montréal, Éditions Études vivantes, 1980, 272 p.
- DELAGE, Denys. « Amérindiens et Blancs », dans *L'histoire du régime français*, Québec, Éditions du Septentrion et Société Radio-Canada, 1996, p. 81 à 98.

- Dictionnaire biographique du Canada*, éd. originale, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966.
- FORTIN, Sylvain. *Statèges, diplomates et espions : la politique étrangère franco-indienne, 1667-1701*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002, 295 p.
- FOURNIER, Martin. *Pierre-Esprit Radisson, aventurier et commerçant*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2001, 314 p.
- GERMAIN, Georges-Hébert. *Les coureurs des bois – La saga des Indiens blancs*, Montréal, Éditions Libre Expression, 2003, 158 p.
- GLÉNISSON, Jean. *La France d'Amérique : voyages de Samuel de Champlain, 1604-1629*, Paris, Imprimerie nationale Éditions, 1994, 364 p.
- GROULX, Lionel (abbé). *Notre grande aventure – L'Empire français en Amérique du Nord (1535-1760)*, Montréal, Éditions Fides, 1976, 299 p.
- Guerre et paix en Nouvelle-France*, Sainte-Foy, Éditions GID, 2003, 271 p.
- HAVARD, Gilles. *Empire et métissages : Indiens et Français dans les Pays-d'en-Haut, 1660-1715*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2003, 853 p.
- JAENEN, Cornelius J. « L'ancien régime aux Pays-d'en-Haut, 1611-1821 », dans *Les Franco-Ontariens*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 9-46.
- LARIN, Robert. *Brève histoire du peuplement européen en Nouvelle-France*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2000, 226 p.
- LÉGARÉ, Francine. *Samuel de Champlain, père de la Nouvelle-France*, Montréal, Éditions XYZ, 2003, 172 p.
- LEMIEUX, Louis-Guy. *Nouvelle-France : la grande aventure*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2001, 112 p.
- LEMIRE, Maurice. *Les écrits de la Nouvelle-France*, Québec, Éditions Nota Bene, 2000, 189 p.
- LEVASSEUR, J. L. Gilles, Jean Yves PELLETIER et Paul-François SYLVESTRE. *Nos entrepreneurs*, Vanier, Éditions L'Interligne/Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 1996, 128 p.
- MARCHILDON, Daniel. *La Huronie : trois siècles et demi d'histoire franco-ontarienne dans la région de Penetanguishene*, coll. PRO-F-ONT, Vanier, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 1984, 285 p.
- MATHIEU, Jacques. *La Nouvelle-France*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, 271 p.
- MONTEL-GLÉNISSON, Caroline. *Champlain, La découverte du Canada*, Mesnil-sur-l'Estrie, Nouveau Monde Éditions, 2004, 188 p.
- PÉPIN, Denise. *Le drame de la Huronie et Jean de Brébeuf*, Montréal, Éditions du Long-Sault, 1999, 152 p.
- POMERLEAU, Jeanne. *Les coureurs des bois – La traite des fourrures avec les Amérindiens*, Sainte-Foy, Éditions J. C. Dupont, 1994, 143 p.
- SAGARD, Gabriel. *Le Grand Voyage au pays des Hurons*, suivi du *Dictionnaire de la langue huronne*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1998, 528 p.
- TRIGGER, Bruce. *Les indiens, la fourrure et les Blancs*, Montréal, Éditions du Boréal, 1992, 542 p.
- Trois siècles de vie française au pays de Cadillac*, Windsor, Éditions Sivori, 2002, 283 p.
- TRUDEL, Marcel. *Les mythes et la réalité de notre histoire du Québec*, Saint-Laurent, Éditions Québec Loisirs, 2001, 322 p.

CHAPITRE 3

LES « CANADIENS » SOUS LE RÉGIME BRITANNIQUE 1760-1867



Au milieu du XVIII^e siècle, deux empires s'affrontent en Amérique du Nord. Les Français occupent le Canada (la vallée du Saint-Laurent), les Pays-d'en-Haut (les Grands Lacs), la mer de l'Ouest (au-delà du lac Supérieur) et la vallée du Mississippi (la Louisiane). Les Britanniques occupent la baie d'Hudson, Terre-Neuve, l'Acadie et la côte atlantique (les 13 colonies américaines). La guerre de Sept Ans (1756-1763) se déroule sur plusieurs continents et tourne à l'avantage des Britanniques. Les forts et les postes de traite français passent sous la domination britannique; Québec tombe en 1759 et Montréal, en 1760. En attendant de connaître le sort définitif des possessions françaises, ce sont les militaires britanniques qui dirigent. Durant ce « régime militaire » (1760-1763), une partie des élites françaises rentrent en France : les militaires français, des nobles et certains membres du clergé. Les postes des Pays-d'en-Haut sont abandonnés. Le traité de Paris (1763) confirme l'occupation britannique de toute l'Amérique du Nord.

DE LA DÉPENDANCE À L'AUTONOMIE

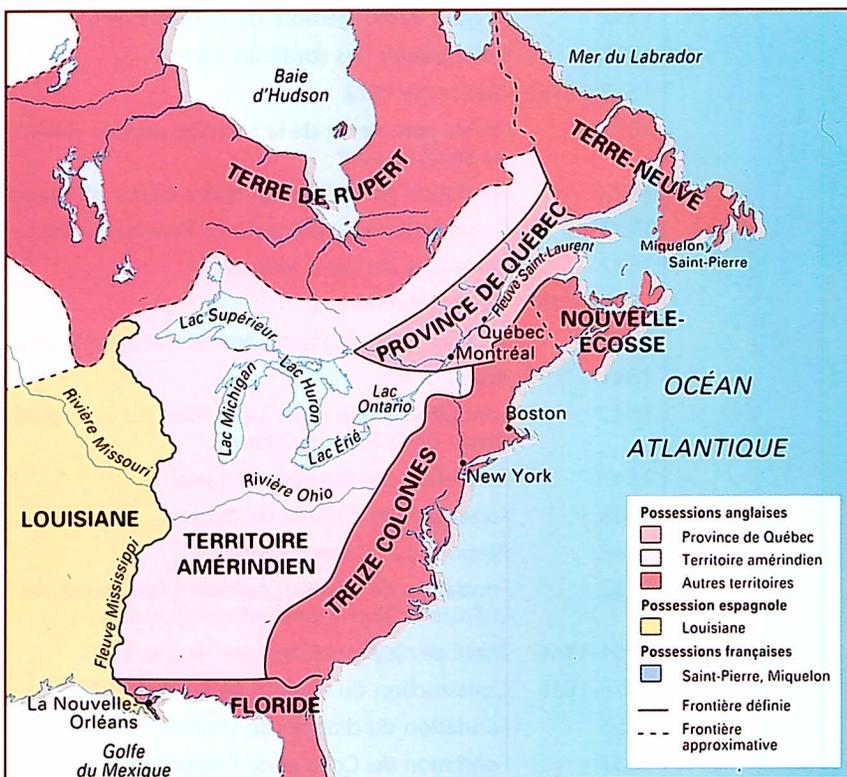


Dates repères

- 1760 Conquête anglaise
- 1763 Traité de Paris
- 1763 Proclamation royale
- 1767 L'Assomption, première paroisse en Ontario
- 1774 Acte de Québec
- 1776 Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique
- 1781 Jean-François Hubert nommé curé à l'Assomption
- 1781-1790 Arrivée des Loyalistes
- 1783 Traité de Versailles
- 1786 Première école de langue française en Ontario, à l'Assomption
- 1791 Acte constitutionnel
- 1792 Jacques Baby, membre du conseil exécutif
- 1799 Colonisation des royalistes français
- 1812-1814 Guerre de 1812
- 1821 Fin du commerce de la fourrure dans la vallée du Saint-Laurent
- 1827 Fondation de la paroisse Notre-Dame d'Ottawa
- 1828 Colonisation des voyageurs à Penetanguishene
- 1832 Ouverture du canal Rideau
- 1835-1836 Guerre des Shiners
- 1837 Rébellion dans le Haut-Canada et le Bas-Canada
- 1841 Acte d'Union
- 1845 Fondation d'une école pour filles par les Sœurs Grises de la Croix à Ottawa
- 1847 Fondation du diocèse d'Ottawa
- 1848 Fondation du Collège de Bytown
- 1849 Responsabilité ministérielle
- 1852 Fondation de l'Institut canadien-français et de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa
- 1854-1866 Traité de réciprocité avec les États-Unis
- 1853-1859 Construction du chemin de fer Grand-Tronc
- 1856 Fondation du diocèse de London
- 1857 Fondation du Collège de l'Assomption
- 1858 Premier journal de langue française en Ontario : *Le Progrès*
- 1863 Loi Scott
- 1866 Octroi d'une charte universitaire royale au Collège d'Ottawa (Université d'Ottawa)
- 1867 Acte de l'Amérique du Nord britannique (Confédération canadienne)

Au milieu du XVIII^e siècle, deux empires s'affrontent en Amérique du Nord. Les Français occupent le Canada (la vallée du Saint-Laurent), les Pays-d'en-Haut (les Grands Lacs), la mer de l'Ouest (au-delà du lac Supérieur) et la vallée du Mississippi (la Louisiane). Les Britanniques occupent la baie d'Hudson, Terre-Neuve, l'Acadie et la côte atlantique (les 13 colonies américaines). La guerre de Sept Ans (1756-1763) se déroule sur plusieurs continents et tourne à l'avantage des Britanniques. Les forts et les postes de traite français passent sous la domination britannique; Québec tombe en 1759 et Montréal, en 1760. En attendant de connaître le sort définitif des possessions françaises, ce sont les militaires britanniques qui dirigent. Durant ce « régime militaire » (1760-1763), une partie des élites françaises rentrent en France : les militaires français, des nobles et certains membres du clergé. Les postes des Pays-d'en-Haut sont abandonnés. Le traité de Paris (1763) confirme l'occupation britannique de toute l'Amérique du Nord.

L'est de l'Amérique du Nord en 1763

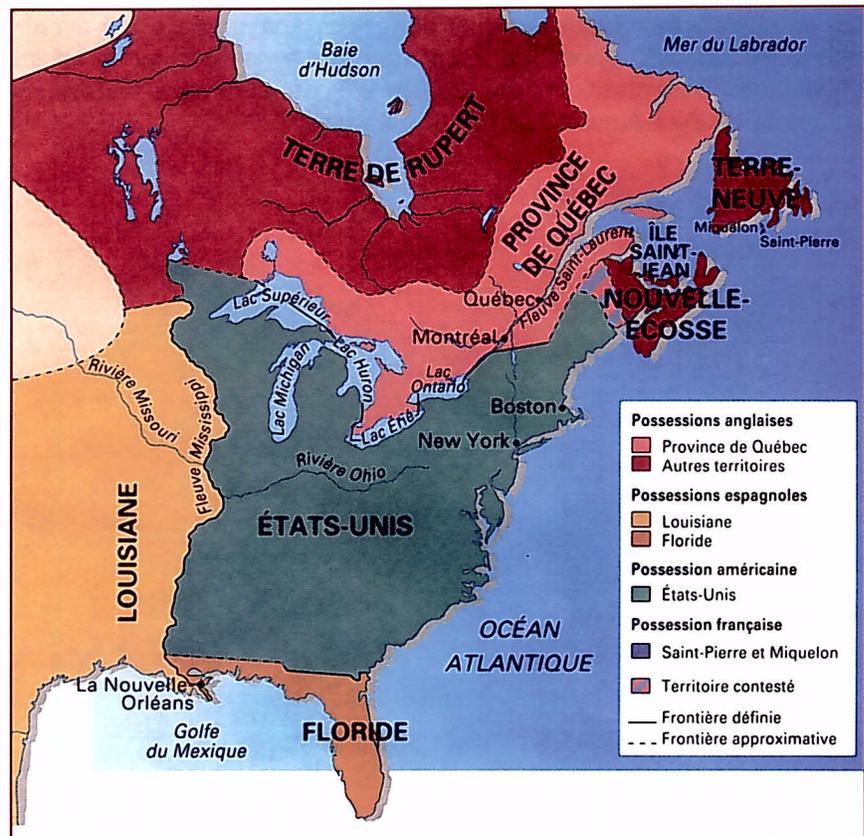


Ni l'Ontario ni les Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens n'existent encore. Sur le territoire qui formera plus tard cette province, on trouve quelques centaines de personnes aux alentours de l'Assomption, plus un certain nombre de traiteurs et de voyageurs. C'est peu. La France abandonne environ 70 000 personnes dont la plupart vivent dans la vallée du Saint-Laurent. La majorité de ces habitantes et de ces habitants sont nés au pays et se disent déjà Canadiennes et Canadiens, termes qui désigneront longtemps les descendantes et les descendants des Français.

Les conditions générales

La conquête de la Nouvelle-France par les Britanniques en 1760 puis l'indépendance des 13 colonies en 1783 annoncent la longue période d'instabilité qui durera un demi-siècle. La première crise, qui s'installe dans la poussière de l'effondrement de l'empire français, est la dislocation de l'empire britannique. Après le traité de Paris, les Britanniques, qui contrôlaient toute la partie septentrionale du continent, sont bientôt contestés dans leurs propres colonies qui, bien contentes de ne plus subir la menace française, choisissent la route de l'indépendance (1776). Parmi les lois britanniques que les colonies jugent « intolérables », on trouve l'Acte de Québec (1774) qui non seulement reconnaît le droit civil français et le droit de pratiquer la religion catholique, mais repousse aussi les frontières de la « province de Québec » afin qu'elles englobent la région des Grands Lacs. Il faudra 13 ans (1783-1796) aux Britanniques pour évacuer les postes de l'Ouest (Oswego, Détroit, Michillimackinac). Au terme de la Guerre d'Indépendance, les États-Unis acquièrent leur indépendance par le traité de Versailles (1783), ainsi qu'une frontière coupant en deux le bassin des Grands Lacs. Enfin, le dernier épisode nord-américain de cet affrontement aura lieu durant la guerre de 1812 (1812-1814) entre les États-Unis et la Grande-Bretagne.

L'est de l'Amérique du Nord en 1783, après le traité de Versailles



Cette transformation de la carte de l'Amérique du Nord répond à des changements encore plus profonds en Europe. La révolution industrielle en Angleterre dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, puis la Révolution française (1789-1799) secouent le continent européen sur ses bases. Ces chambardements font partie de ce que R. R. Palmer a appelé la « révolution atlantique ».

L'Europe s'engage non seulement sur les voies de l'industrialisation, mais aussi sur celles du libéralisme, du nationalisme et de la démocratie. La Rébellion de 1837-1838 dans les deux Canadas constitue un écho nord-américain des révolutions libérales de l'Europe, tandis que l'expansion des exportations de matières premières montre l'intégration de l'économie canadienne à l'économie mondiale dominée, au XIX^e siècle, par la Grande-Bretagne.

À la suite de cette dislocation, deux sphères politiques, toutes deux d'origine anglaise, se partagent la partie septentrionale du continent nord-américain : d'une part, les États-Unis et, d'autre part, les colonies britanniques, celles-ci faisant partie de ce qu'on a appelé le « deuxième empire britannique ». La situation des populations françaises au Canada reste tout de même satisfaisante, puisque le poids du nombre empêche la réalisation des politiques d'assimilation que les gouvernements de l'époque tiennent facilement pour des projets de civilisation.

Les colonies britanniques évoluent donc séparément, mais leur avenir, tant politique qu'économique, converge. Que vont devenir alors les populations françaises, éparpillées sur le continent, qui constituent autant de vestiges humains de l'empire français?

DE LA DÉPENDANCE À L'AUTONOMIE

Dates repères

1760	Conquête anglaise
1763	Traité de Paris
1763	<i>Proclamation royale</i>
1767	L'Assomption, première paroisse en Ontario
1774	<i>Acte de Québec</i>
1776	<i>Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique</i>
1781	Jean-François Hubert nommé curé à l'Assomption
1781-1790	Arrivée des Loyalistes
1783	Traité de Versailles
1786	Première école de langue française en Ontario, à l'Assomption
1791	<i>Acte constitutionnel</i>
1792	Jacques Baby, membre du conseil exécutif
1799	Colonisation des royalistes français
1812-1814	Guerre de 1812
1821	Fin du commerce de la fourrure dans la vallée du Saint-Laurent
1827	Fondation de la paroisse Notre-Dame d'Ottawa
1828	Colonisation des voyageurs à Penetanguishene
1832	Ouverture du canal Rideau
1835-1836	Guerre des Shiners
1837	Rébellion dans le Haut-Canada et le Bas-Canada
1841	<i>Acte d'Union</i>

Durant cette période, le terme *Canadiens*, repris dans ce chapitre, désigne la population d'origine française par opposition à la population d'origine britannique.

L'évolution du régime britannique de 1760 à 1867 a une influence sur les Canadiens vivant dans ce qu'on appelait autrefois les Pays-d'en-Haut qui deviennent ensuite le Haut-Canada, puis le Canada-Ouest. La colonie où vivent Canadiennes et Canadiens passe d'un état de dépendance politique à un régime d'autonomie. Au cours de cette période, l'identité « canadienne » se définit.

Le Haut-Canada : une colonie loyaliste sur fond révolutionnaire

L'arrière-fond révolutionnaire

La Grande-Bretagne devient, au XIX^e siècle, la plus grande puissance industrielle et militaire au monde. On parle de *Pax Britannica* pour décrire cette période. C'est dans ce contexte qu'il faut situer le développement des relations entre le Haut-Canada et sa mère patrie. Le monde occidental traverse alors une période révolutionnaire dans les domaines de l'économie et de la politique. Des conflits surgissent à l'intérieur de la colonie. La présence de nombreux Loyalistes dans le Haut-Canada favorise une philosophie politique conservatrice. Néanmoins, à compter des années 1820, certains groupes réclament de plus en plus fortement des réformes libérales. Ils n'atteignent leur but qu'en 1849 avec la responsabilité ministérielle. On voit ainsi éclater des conflits internes sur un arrière-fond révolutionnaire.

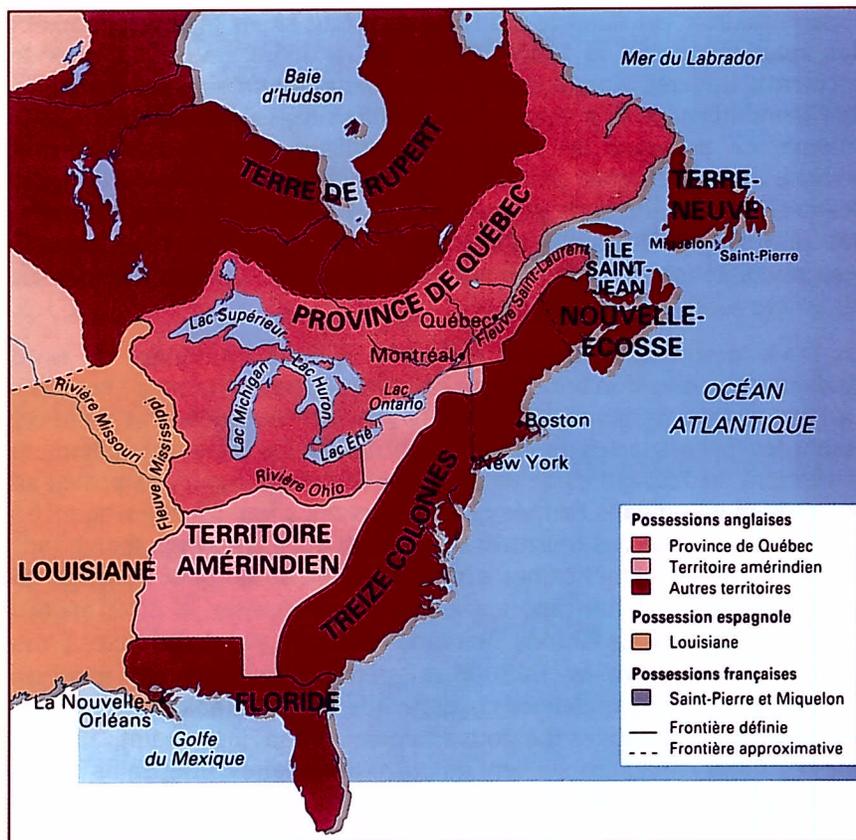
En 1763, le sort de la colonie est scellé et toute l'Amérique du Nord devient une possession britannique, sauf les îles Saint-Pierre et Miquelon. La *Proclamation royale* de 1763 crée la province de Québec et tente d'y établir les lois anglaises. Les autorités britanniques imposent également le serment du Test qui exige de ceux qui veulent occuper des postes au gouvernement ou dans l'armée qu'ils renoncent à leur foi. Interrompu en 1763, le commerce des fourrures reprend en 1765. Plusieurs marchands issus des colonies américaines s'installent à Montréal pour succéder au réseau commercial français. Les tentatives d'imposer le droit anglais s'avèrent difficiles. La Grande-Bretagne veut faire payer des taxes à ses colonies pour couvrir les frais de la guerre de la Conquête, mais les colonies refusent. L'Angleterre constate que les 13 colonies américaines sont prêtes à se révolter. Le gouvernement britannique craint, au pire, que ses sujets canadiens s'allient aux révolutionnaires américains ou, du moins, qu'ils restent neutres en cas d'invasion. Il devient alors nécessaire de consolider le flanc nord de l'empire et de gagner la confiance de la population canadienne en faisant des concessions qui lui reconnaissent les droits dont elle jouissait auparavant.

En conséquence, la politique d'assimilation des Canadiennes et des Canadiens est mise en veilleuse, et on autorise immédiatement certains

accommodements à la population canadienne. Cette politique de conciliation est à l'origine de l'Acte de Québec (1774). Cette loi restaure le droit civil français, y compris le régime seigneurial et la dîme. Londres s'assure ainsi l'appui des élites traditionnelles canadiennes. La loi autorise également le libre exercice de la religion catholique, droit qui n'existera en Angleterre que 50 ans plus tard. Cette reconnaissance du droit de pratiquer la religion catholique n'implique toutefois pas la reconnaissance de la hiérarchie religieuse. Le serment du Test n'est plus obligatoire. La province de Québec est agrandie et englobe désormais la région des Grands Lacs, une partie de la vallée de l'Ohio et le Labrador. Ainsi, la paroisse de l'Assomption se retrouve dans la province de Québec et relèvera de l'évêché de Québec jusqu'en 1826.

L'agrandissement du territoire de la province de Québec plaît aux marchands de pelleteries de Montréal, qui peuvent de nouveau étendre leurs recherches de fourrures jusqu'au cœur du continent américain. Londres gagne ainsi l'appui de la classe marchande qui comprend quelques Canadiens.

L'est de l'Amérique du Nord en 1774, après l'Acte de Québec



- 1845 Fondation d'une école pour filles par les Sœurs Grises de la Croix à Ottawa
- 1847 Fondation du diocèse d'Ottawa
- 1848 Fondation du Collège de Bytown
- 1849 Responsabilité ministérielle
- 1852 Fondation de l'Institut canadien-français et de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa
- 1854-1866 *Traité de réciprocité* avec les États-Unis
- 1853-1859 Construction du chemin de fer Grand-Tronc
- 1856 Fondation du diocèse de London
- 1857 Fondation du Collège de l'Assomption
- 1858 Premier journal de langue française en Ontario : *Le Progrès*
- 1863 *Loi Scott*
- 1866 Octroi d'une charte universitaire royale au Collège d'Ottawa (Université d'Ottawa)
- 1867 *Acte de l'Amérique du Nord britannique* (Confédération canadienne)

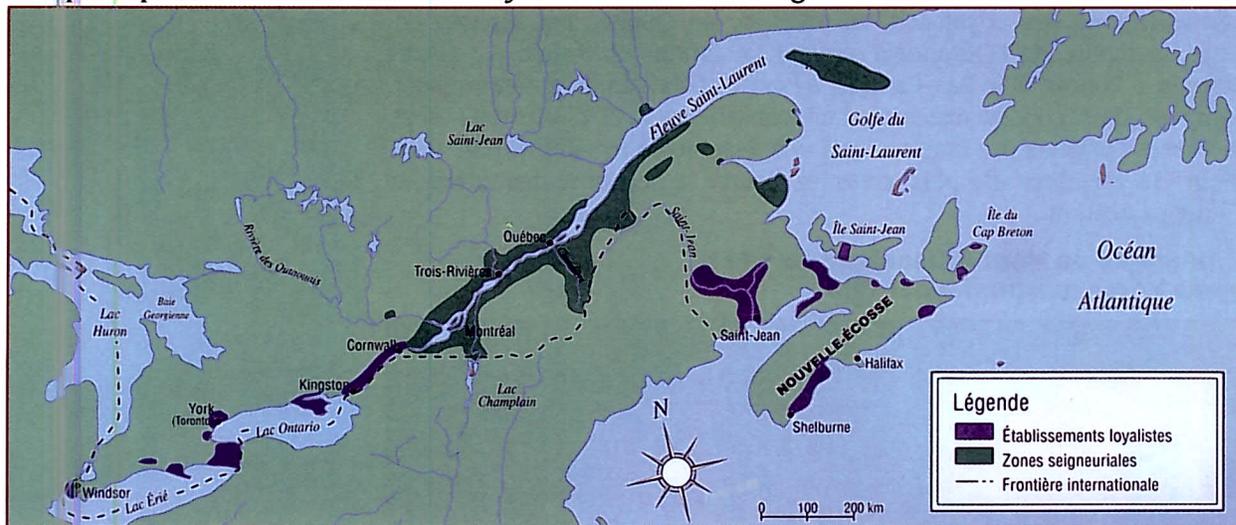
La révolution américaine et l'arrivée des Loyalistes

Entre-temps, la révolte gronde du côté des colonies américaines. Les colons adoptent le slogan « Pas de taxation sans représentation ». Réunis en congrès à Philadelphie, les délégués des 13 colonies américaines déclarent leur indépendance de la Grande-Bretagne le 4 juillet 1776. Dans une lettre officielle, les délégués réunis en congrès invitent la population canadienne à se joindre à leur démarche. Quelques nobles et certains membres du clergé soutiennent la cause britannique, mais la grande majorité du peuple canadien reste neutre, comme au moment de l'invasion américaine de 1775. D'ailleurs, le gouverneur britannique Guy Carleton est déçu par l'indifférence des Canadiennes et des Canadiens à l'égard de la défense de la cause impériale.

Cette déclaration d'indépendance ne fait pas l'unanimité parmi les colons des 13 colonies américaines. La révolte contre Londres se transforme en guerre civile qui oppose les idées républicaines des révolutionnaires aux idées royalistes de celles et de ceux qui entendent demeurer loyaux à la Grande-Bretagne. Les personnes qui préfèrent la légitimité monarchique de George III à la légitimité démocratique du Congrès américain se voient privées de leurs droits politiques et de leurs biens. Ne voulant pas adhérer au nouveau régime, les « Loyalistes », hommes, femmes et enfants, sont forcés à l'exil.

La fondation d'une colonie

Les principaux établissements des Loyalistes et la zone seigneuriale au début du XIX^e siècle



Les Loyalistes quittent les États-Unis en 1783 et viennent s'installer en Nouvelle-Écosse, au Nouveau-Brunswick, à l'Île-du-Prince-Édouard (ces deux dernières colonies étant spécialement créées pour les recevoir) et dans la province de Québec (comprenant le sud du Québec et de l'Ontario d'aujourd'hui). Il en serait parti plusieurs dizaines de milliers : 30 000 en Angleterre, 30 000 dans les Antilles et 40 000 dans les colonies britanniques. Il en serait venu environ 20 000 en Nouvelle-Écosse et 14 000 au Nouveau-

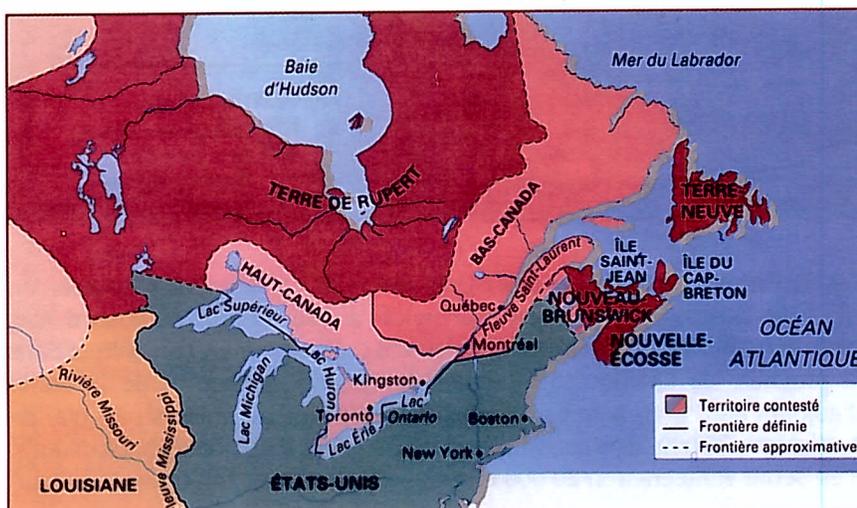
Brunswick. Le Canada en aurait accueilli environ 8 000, dont 6 000 sur le territoire qui deviendra l'Ontario. Le gouvernement britannique leur concède des terres et des indemnités en vue de faciliter leur établissement. Les lots concédés aux Loyalistes se situent le long de la rive nord du Saint-Laurent, autour de la baie de Quinté (ou Kenté), dans la péninsule du Niagara, sur la rive nord du lac Ontario et à l'extrémité du lac Érié.

Croyant pouvoir vivre à l'anglaise sur un territoire bien à eux, les Loyalistes trouvent en fait une colonie à forte majorité « canadienne » et catholique avec des lois civiles françaises et un régime seigneurial. Ils ne tarderont pas à exiger des changements. En 1788, une ordonnance déplace les exilés en dehors de la juridiction française que l'Acte de Québec de 1774 avait partout rétablie. Les Loyalistes veulent encore plus. Ils réclament une province différente de celle de Québec dans le but de pouvoir jouir d'institutions politiques et juridiques de tradition britannique.

La Révolution américaine a des répercussions sur le Canada. La première porte sur la frontière tracée en 1783, qui divise en deux la région des Grands Lacs. La deuxième conséquence, c'est le départ des Loyalistes vers le Canada. Leur arrivée en grand nombre change le contexte démographique dans lequel évolue la population canadienne. Enfin, les Loyalistes s'établissent dans la région des Grands Lacs et contribuent ainsi à la naissance de la colonie du Haut-Canada. La colonie canadienne de l'Assomption devient très rapidement minoritaire dans la partie britannique de la région des Grands Lacs.

L'Acte constitutionnel de 1791 apporte la réponse de Londres aux revendications des Loyalistes. La province de Québec est séparée en deux, la rivière de l'Outaouais servant de limite territoriale. Le Haut-Canada, à l'ouest, et le Bas-Canada, à l'est, ont chacun un gouvernement composé d'un conseil exécutif, d'un conseil législatif d'au moins sept membres désignés par Londres et d'une assemblée législative élue d'au moins 16 membres. De plus, cette loi réserve le septième des terres au clergé protestant.

L'Amérique du Nord britannique en 1791, après l'Acte constitutionnel



L'idéologie loyaliste se distingue par son caractère monarchique, aristocratique, britannique et antiméricain. Hostiles aux idées révolutionnaires françaises et américaines, les Loyalistes s'opposent aux idéologies nouvelles que sont le nationalisme, le libéralisme et, surtout, la démocratie. Le grand projet de 1791 illustre leur volonté de créer une colonie britannique et d'établir une société conservatrice, loyaliste, britannique et antilibérale sur le territoire de ce qui deviendra l'Ontario.

Le grand projet de Simcoe

Le premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, John Graves Simcoe, est un aristocrate soucieux de protéger le mode de vie traditionnel anglais et les possessions britanniques au nord des États-Unis. Il a comme objectif politique de créer, au nord des Grands Lacs, une société hiérarchisée, une aristocratie foncière et une église établie (l'Église anglicane) qui pourront contribuer à maintenir le *statu quo* politique. Le système d'allocation des terres devient un instrument politique visant à favoriser le développement d'une société traditionnelle opposée au républicanisme américain. Le régime seigneurial français cède sa place, dans le Haut-Canada, à la tenure en franc et commun socage (façon anglaise de tenir la terre) et au modèle du *township* (canton). Ce territoire, généralement rectangulaire, s'étend sur 14,4 km de front et 19,2 km de profondeur. On le quadrille de routes, dites *concessions*, et de voies transversales.



John Graves Simcoe.

La colonie est d'abord divisée en districts (1788). Ensuite, Simcoe la divise en comtés (1792) et invite les « nouveaux Loyalistes » à se joindre aux familles déjà établies. Douze mille personnes répondent à l'appel. Ces « Loyalistes de la dernière heure » sont différents des premiers Loyalistes. Il s'agit d'une population immigrante américaine qui n'a pas réussi dans la nouvelle république ou de communautés pacifistes dont la neutralité a été fort mal perçue durant la Guerre d'Indépendance. Ces gens se disent Loyalistes pour bénéficier de l'offre de terres gratuites dont ont bénéficié les premiers Loyalistes. L'offre de Simcoe leur permet d'échapper à l'esprit d'intolérance qui caractérise cette époque de grands changements où s'opposent différentes visions du monde. C'est ainsi que, dans le Haut-Canada, se confondent des groupes d'allégeances religieuses différentes et d'origines culturelles et ethniques variées : Quakers Anglais, Mennonites Allemands, Moraves, Méthodistes, quelque 2 000 membres de tribus iroquoises du nord des États-Unis, esclaves affranchis et esclaves en fuite. En 1812, la population du Haut-Canada compte 80 000 individus dont

80 % sont originaires des États-Unis. Le projet de l'Église anglicane de se faire reconnaître comme Église établie dans le Haut-Canada va donc échouer, vu la très grande diversité religieuse.

Des royalistes français dans le Haut-Canada

Au début de la Révolution française (1789), plusieurs membres de la noblesse française se réfugient en Angleterre. Joseph-Geneviève de Puisaye, aristocrate habile, actif et décidé, projette de s'établir au Canada

avec un groupe composé d'anciens nobles, d'anciens membres de l'armée du roi, de médecins, d'ecclésiastiques, d'artisans et d'artisans. Sept femmes font partie du groupe. Quarante-quatre personnes s'embarquent vers le Haut-Canada à la fin de l'été 1798. La traversée est difficile : 10 membres du groupe meurent ou abandonnent l'aventure. Toutefois, leur nombre s'accroît de 21 Canadiennes et Canadiens engagés comme artisans et artisans ou domestiques.

Le gouvernement du Haut-Canada leur concède des terres entre York (Toronto) et le lac Simcoe dans le canton de Markham. Les nouveaux colons se découragent vite : la dure vie de pionnier, l'isolement et la rigueur du climat rebutent ces aristocrates. Dès la fin de 1799, la colonie se désagrège, et certains membres quittent le Canada. En 1801, il ne reste du groupe que Laurent Quetton St George qui commerce avec les Amérindiens et qui établit plusieurs comptoirs de traite à Orillia et entre Niagara et Queenston. Son succès commercial fut tel qu'il devint le plus important marchand de York (Toronto). Il rentre finalement en France vers 1820.

Portrait

Jean-Baptiste Rousseau

Jean-Baptiste Rousseau (1758-1812) est un autre homme d'affaires qui a laissé sa marque dans la région de Toronto. Interprète comme son père, il mène parallèlement de nombreuses et fructueuses activités commerciales : traite de fourrures, moulin à blé sur le site actuel de Brantford, magasin à York, scierie, moulin à farine, auberge et forge dans le canton d'Ancaster (région de l'actuelle ville de Hamilton)... Tout lui réussit, même la tâche de percepteur des impôts!

J. L. Gilles Levasseur, Jean Yves Pelletier et Paul-François Sylvestre, *Nos entrepreneurs*, p. 55.

Les relations avec les Américains

Les relations entre la Grande-Bretagne et les États-Unis sont tendues. Ces tensions existent depuis la Guerre d'Indépendance et se poursuivent durant une décennie autour des postes de traite de l'Ouest. Les rivalités commerciales visent le contrôle des zones produisant des fourrures. En 1794, le *Traité de Jay* permet de résoudre le conflit, de sorte que les postes de l'Ouest sont évacués en 1796. À ce moment-là, les Britanniques cèdent le fort de Détroit aux Américains. Les militaires britanniques vont s'établir dans le fort Malden à Amherstburg où vivent une vingtaine de familles canadiennes. Plus au nord, les Britanniques cèdent aussi le fort Michillimackinac et vont s'installer à l'île Saint-Joseph.

En Europe, la rivalité entre la France révolutionnaire et la Grande-Bretagne se poursuit. Les guerres napoléoniennes exacerbent ces relations, surtout lorsque des lois anglaises prétendent arrêter les navires américains. Quelques bateaux sont arraisonnés par les Britanniques au

cours du blocus continental qu'impose Napoléon contre la Grande-Bretagne. Ce conflit risque de dégénérer en guerre à quelques reprises. En 1812, le Congrès américain déclare la guerre à la Grande-Bretagne. Le Haut-Canada, peu peuplé, a peu de soldats à sa disposition et les autorités britanniques se méfient de leurs citoyens très majoritairement d'origine américaine. Le chef des forces militaires britanniques est le général Isaac Brock. Au départ, les Britanniques remportent quelques succès, dont la prise de Détroit et celle de Michillimackinac dans laquelle les voyageurs canadiens ont joué un rôle important. Le combat se poursuit sur plusieurs fronts : sur la côte atlantique, dans le Bas-Canada et dans le Haut-Canada. Ce dernier est envahi par des troupes américaines. Le général Brock est tué et devient l'un des grands héros de la cause loyaliste. Le conflit prend fin en 1814 avec le retour au *statu quo* d'avant la guerre.

Le loyalisme canadien

Les membres de la famille Baby illustrent bien le loyalisme de certaines Canadiennes et de certains Canadiens. D'autres individus ont également joué des rôles importants.

Au début de la guerre, en 1812, Frédéric Rolette capture le Cuyahoga, bateau américain qui passe devant Amherstburg. Le navire transporte les papiers personnels du général Hull, commandant des forces américaines. Les Britanniques prennent ainsi connaissance des intentions de l'envahisseur, de même que de ses effectifs militaires. Rolette est responsable de la prise d'une douzaine d'autres embarcations de tout tonnage. Il prend part à la défense de Rivière-aux-Canards et à la prise de Détroit en août 1812 avec les volontaires qu'ont recrutés les frères Baby. Il commande un bataillon à Frenchtown en janvier 1813 et prend part à la bataille du lac Érié. Blessé à plusieurs reprises, il est fait prisonnier par les Américains.

Dans la région des Grands Lacs, les voyageurs grossissent les rangs de la milice locale pour combattre les Américains. En 1812, 160 voyageurs canadiens permettent à 30 soldats britanniques de reprendre Michillimackinac.

Les mouvements réformistes

Au cours des années 1820 émerge un mouvement réformiste qui dénonce les autorités et les privilégiés du régime en place. Les Réformistes s'en prennent à ce qu'ils appellent le *Family Compact* et réclament un régime politique où le gouvernement répondrait de ses actes non pas devant le gouverneur nommé par Londres, mais devant l'Assemblée législative élue. Les chefs en sont Robert Baldwin, pour les plus modérés, et William Lyon Mackenzie, pour les plus radicaux. Ils réclament la responsabilité ministérielle. Dans le Haut-Canada, le mouvement réformiste connaît moins de succès que dans le Bas-Canada où le conflit ethnique est doublé d'un conflit politique. La rébellion de 1837 a assez peu d'effet dans le Haut-Canada. En 1839-1840, le Haut-Canada accepte le projet qu'a soumis Lord Durham de fusionner le Haut-Canada et le Bas-Canada en une seule colonie. La partie de la nouvelle colonie qui était le Haut-Canada devient le Canada-Ouest et celle qui était le Bas-Canada devient le Canada-Est. Sous le régime de l'*Acte d'Union* de 1841, le combat pour la responsabilité ministérielle continue dans un contexte où la majorité est dorénavant britannique et non canadienne. Sous ce régime, la division du vote ne se fait pas sur une base linguistique, comme l'avaient prévu les autorités, mais selon les

orientations politiques. Ainsi, les Réformistes du Canada-Ouest (Robert Baldwin) s'allient à ceux du Canada-Est (Louis-Hippolyte Lafontaine) pour obtenir la responsabilité ministérielle.

Une main-d'œuvre canadienne : voyageurs et forestiers (1760-1840)

Les Canadiens fréquentent la région des Grands Lacs depuis 1610, mais leur présence a donné peu de résultats en matière de colonisation, le commerce de la fourrure ayant peu favorisé le peuplement. On compte un seul noyau important de Canadiens au Détroit et à l'Assomption, auquel il faut ajouter les voyageurs. Après 1760, ces derniers continuent à fréquenter certains postes de traite. Cette activité, qui se pratique depuis longtemps, a cependant familiarisé une grande partie de la population avec des régions situées au cœur du continent.

D'autres travailleurs prennent le relais au début du XIX^e siècle lorsque se développe la coupe du bois. Cette activité amène des milliers de Canadiens dans les forêts où surgissent de nombreux chantiers forestiers. Certains de ces travailleurs forestiers s'établissent sur des terres et forment des noyaux de peuplement. Contrairement au commerce des fourrures, l'industrie forestière favorise la colonisation.

Le commerce des fourrures et son déclin

Après 1760, le commerce des fourrures, qui s'exerce à l'échelle du continent, demeure une activité importante, mais dont le déclin est amorcé. Les Britanniques permettent le libre commerce, ce qui va attirer à Montréal beaucoup d'entrepreneurs qui vont lancer plusieurs compagnies de fourrures.

Les compagnies de fourrures

En 1760, Montréal demeure le centre du commerce des fourrures et de nombreux entrepreneurs anglo-écossais viennent s'y établir et fondent un grand nombre de compagnies. C'est en 1776 qu'est créée, à Montréal, la Compagnie du Nord-Ouest, comprenant des dirigeants d'origine écossaise (les McGill et les Frobisher), qui concurrence la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont l'objectif est d'exploiter les réserves de fourrures de l'Ouest. Les marchands de Montréal s'opposent au monopole des commerçants anglais déjà solidement établis à la baie d'Hudson. Durant des décennies, les deux compagnies vont se faire une concurrence énergique et ruineuse.

On assiste alors à la création d'un vaste réseau de postes de traite qui s'étend sur tout le continent. Contrairement à la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui invite les traiteurs amérindiens à venir marchander dans les postes lointains du Nord, les marchands montréalais envoient des voyageurs traiter chez les autochtones. Ces derniers chassent, préparent les peaux, les vendent ou les échangent au poste de traite, jamais très éloigné de leur territoire de chasse. En 20 ans, les commerçants de Montréal prennent le contrôle du marché de l'Ouest et commercent jusqu'aux Rocheuses.

En 1798, la Compagnie du Nord-Ouest compte 1 257 employés : 50 commis, 70 interprètes, 35 guides et 1 102 voyageurs, tous Canadiens. Seuls les commis ayant un poste administratif sont britanniques.

Les principales routes du commerce de fourrures vers 1802



L'écrivain Léo-Paul Desrosiers a décrit comme suit le travail du voyageur :

« Chaque jour, quatre ou cinq portages, sans compter les décharges, le remorquage à la haussière, le béquillage. Puis, il faut réparer continuellement les mauvais canots qui se déchirent sur les embarras.

Tout provient de l'exiguïté des cours d'eau qui réservent encore un nouveau supplice aux voyageurs. Depuis leur départ du fort Charlotte, ils souffrent des attaques d'ennemis insaisissables et multiples : maringouins, brûlots, mouches des sables. Ces insectes pullulent dans les fosses de verdure où la brigade circule en canot, dans ces sous-bois et ces marais bouillonnants d'eau que jamais n'atteint un souffle de vent.

Pour se protéger, les voyageurs allument le soir des feux de bois pourri ou de feuilles en décomposition; ils fument leur pipe jusqu'à la nausée. Mais rien n'y fait. Sous les canots où ils se glissent pour dormir, ils subissent la caresse, le chatouillement, l'attouchement, les piqûres de

toute cette vie animale; ils entendent le bourdonnement clair, incessant, qui rend fou dans l'obscurité. De fatigue, les mangeurs de porc s'abandonnent aux fines morsures. Quelques instants de sommeil agité et, de désespoir, ils se lèvent, marchent, cherchent les endroits, s'il y en a, où circule une forte brise, et se plongent dans l'eau. Ils ont les mains et la figure en sang. »

Léo-Paul Desrosiers, *Les engagés du Grand Portage*, p. 66-67.

Le portage

« Toute la cargaison est répartie en lots de 95 livres (43 kg). Les voyageurs en transportent immédiatement un, deux et même trois chacun jusqu'à l'autre bout du portage, si celui-ci n'est pas trop long, au ralenti, les genoux fortement pliés avec arrêts de quelques minutes à toutes les demi-heures. [...] La charge est placée de façon à reposer sur la tête et sur les épaules au moyen d'une large courroie qui passe sur le front. Le canot est porté avec beaucoup de précautions sur les épaules nues de six hommes. »

Robert Choquette, *L'Ontario français, historique*, p. 48.



Le grand rendez-vous

À la fin du XVIII^e siècle, les voyageurs doivent se rendre de plus en plus loin dans le Nord-Ouest. Les distances à parcourir posent un véritable problème : 4 800 km séparent Montréal du lac Athabasca, alors qu'un canot ne parcourt en moyenne que 1 600 km par mois et qu'on ne compte que cinq mois entre le gel et le dégel.

Les commerçants de Montréal décident d'employer deux équipes de voyageurs; une première équipe effectue le trajet de Montréal à Grand Portage et une seconde équipe, celui de l'Ouest à Grand Portage. On construit un entrepôt central à Grand Portage, bâtiment qui sera plus tard établi à Fort William en 1803.

Au début du mois de mai, une équipe part de Montréal et l'autre, de Fort Chipewyan sur le lac Athabasca. Deux mois plus tard, les deux équipes échangent leur cargaison à l'entrepôt de Fort William. Ce dernier est à la fois un port et un village entouré d'une palissade. L'agglomération comprend des bureaux, des bâtiments de commerce et d'entreposage, des hôtels, des habitations et des ateliers pour les gens de métier qui résident au fort, et des salles de réunion. Au tournant du mois d'août, chaque équipe entame le chemin du retour. Deux catégories de voyageurs voient ainsi le jour : les « hivernants », qui demeurent jusqu'à trois ans dans l'Ouest et qui deviennent les fournisseurs de Fort William, et les « mangeurs de lard » qui, eux, vont de Lachine à Fort William recueillir les fourrures avant de rentrer chez eux au début de l'automne.

Élisabeth Bertrand

Élisabeth Bertrand (1752-1827) est une métisse qui s'engage avec son mari, David Mitchell, dans la fondation de la compagnie Makinac. Même si cette dernière appartient, sur le papier, à David Mitchell, c'est Élisabeth Bertrand qui en assume la direction et qui en fait l'une des entreprises les plus prospères des Grands Lacs. Grâce à ses relations cordiales avec les Amérindiens, elle les convainc de se ranger derrière les troupes britanniques lors de la guerre de 1812. Mère de 12 enfants, elle les fait éduquer à Montréal ou en Europe et les oriente vers la médecine ou le commerce. Les activités de la compagnie Makinac décroîtront après la guerre, notamment au profit de la nouvelle American Fur Company.

J. L. Gilles Levasseur, Jean Yves Pelletier et Paul-François Sylvestre, *Nos entrepreneurs*, p. 54.

Pendant 200 ans, le métier de voyageur marque profondément la vie des Pays-d'en-Haut, puis celle du Haut-Canada. Ce mode de vie traditionnel disparaît au début des années 1820. Les voyageurs, ces hommes d'esprit indépendant, habitués à se déplacer constamment, à vivre en pleine nature, pas du tout habitués à la routine d'un mode de vie stable et peu qualifiés pour travailler dans un cadre urbain, doivent trouver d'autres emplois et se fixer. Le passage d'un mode de vie nomade à une vie sédentaire présente de grands défis.

Les fourrures et le peuplement

La transformation du voyageur du commerce des fourrures en colon est difficile. Les résultats sont souvent décevants. Cependant, trois situations méritent un examen plus approfondi : Détroit et la mission de l'Assomption, Penetanguishene et La Passe.

L'Assomption et les environs

Témoignage

Curé Dufaux (nouveau curé à l'Assomption - 24 août 1787)

Je n'ai pas trouvé un seul bâtiment pour y loger une poule, presque point de clôture. J'ai fait lever un bâtiment de vingt-six pieds sur seize à mes frets et si j'ai eu des habitants quelques coups de main pour cet ouvrage, je crois l'avoir bien payé par la nourriture et les coups d'eau-de-vie qu'il m'a fallu verser.

Lettre du curé Dufaux à l'évêque Jean-François Hubert, le 24 août 1787
Ernest J. Lajeunesse, *The Windsor Border Region, Canada's Southernmost Frontier*, p. 295.

Au moment de la Conquête, environ 200 Canadiennes et Canadiens occupent le territoire de la mission jésuite de l'Assomption sur les 3 000 recensés auparavant, en incluant la région de Détroit. C'est une région qui se trouve à l'ombre du fort de Détroit.

La mission devient une paroisse en 1767. L'année suivante, 61 personnes occupent la Pointe de Montréal. À la mort du curé Pierre Potier, en 1781,

Le voyageur se déplace durant 18 heures l'été. Il donne 60 coups d'aviron à la minute et peut franchir jusqu'à 100 km en une journée lorsque le temps et le trajet s'y prêtent. Pour garder le rythme et maintenir leur entrain, les voyageurs chantent des chansons à répondre qui parlent de cours d'eau et d'amour : *En roulant ma boule; Youppe!, youppe! sur la rivière; À la claire fontaine; C'est dans le mois de mai; C'est l'aviron; Cadieux*, etc.

Pe- tit ro- cher de la hau-te mon-ta- gne,
 Je viens i- - ci fi- nir cet- te cam- pa- gne!
 Ah! doux é- chos, en- tendez mes sou- pirs;
 En lan-guis- saut je vais bien- tôt mou- rir!

AUTRE VERSION :

Pe- tit ro - cher de la hau-te mon- ta- gue,
 Je viens i- - ci fi- nir cet- te cam- pa- gne!
 Ah! doux é- chos, en- teudez mes sou- pirs;
 En languis- saut je vais bien- tôt mou- rir!

Petit rocher de la haute montagne,
 Je viens fuir ici cette campagne!
 Ah! doux échos, entendez mes soupirs;
 En languissant je vais bientôt mourir!

Cadieux.

La fin du commerce de la fourrure

En 1821, les deux grandes concurrentes, soit la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest, fusionnent sous le nom de la première. Montréal n'est plus le centre du commerce de la fourrure qui, cependant, ne disparaît pas du jour au lendemain. Plusieurs marchands indépendants de Sandwich, de Penetanguishene et d'ailleurs poursuivent leurs activités en envoyant des représentants dans d'autres régions comme le Nipissingue. La nouvelle compagnie en prend certains à son service, mais pour un temps seulement, car l'époque des voyageurs du Saint-Laurent tire à sa fin. Dans la région des Grands Lacs, la surexploitation des réserves de fourrures conduit à l'épuisement des stocks.

son successeur, l'abbé Jean-François Hubert, fait construire un presbytère et une salle paroissiale. Cinq ans plus tard, le nouveau curé, François-Xavier Dufaux, consacre une église et accueille deux institutrices. Les demoiselles Adhémar et Papineau fondent une école en 1786, la première de langue française en Ontario. Elle compte huit pensionnaires et cinq demi-pensionnaires. Le curé Dufaux l'appuie financièrement.



L'Assomption : presbytère et salle des habitants construits en 1784.

La colonie de l'Assomption possède des atouts précieux : le sol est fertile et le climat est doux. En 1790, la population se chiffre à 1 600 personnes et les terres, dont les propriétaires sont des familles canadiennes, vont de Rivière-aux-Canards à ce qui deviendra Pointe-aux-Roches. En 1791, le droit d'octroyer des terres passe sous la juridiction du Haut-Canada qui pratique le droit britannique. Les terres riveraines étant toutes occupées, le peuplement des terres à l'intérieur de la péninsule commence.

L'Assomption constitue le seul exemple de peuplement résultant du commerce de la fourrure. Certains marchands y ont trouvé fortune. C'est le cas de la famille Baby, qui appartient à la noblesse canadienne. Le premier Baby arrive au Canada en 1665 avec le régiment de Carignan-Salières. Devenu noble et marchand de fourrures, il s'installe au pays pour de bon. Son fils Raymond part pour l'Ouest avec des commerçants de fourrures et sert comme officier à Détroit en 1704. Les fils de Raymond, Louis et Antoine, commercent dans l'Ouest. À 15 ans, leur jeune frère Jacques Dupéront les suit avant de combattre en Ohio pendant la guerre de Sept Ans. François, un autre frère Baby, gère les affaires de la famille à Montréal. En 1760, son frère Jacques quitte le pays, puis revient. Il décide de s'établir à Détroit. Marchand prospère et tenace, il est aussi chaleureux et généreux. Il acquiert une grande influence sur les Amérindiens. Durant le siège de Détroit par Pontiac (1763), il met tout en œuvre pour protéger les Canadiennes et les Canadiens de la petite ville. Il perd ses propriétés lorsque Détroit passe aux Américains en 1796. Il a occupé de nombreux postes officiels : juge de paix en 1784, lieutenant-colonel de la milice en 1787, membre du Conseil des terres du district de Hesse en 1788.

Deux de ses fils occupent des fonctions de premier plan. Jacques Baby est nommé membre du conseil exécutif du Haut-Canada en 1792, tandis que François Baby est le premier candidat élu député dans le comté de Kent à l'Assemblée législative du Haut-Canada. Avec son frère Jacques, il

réussit à trouver 400 volontaires pour se battre aux côtés du général Brock en 1812. Leur connaissance du terrain apporte une aide appréciable au général Brock.

Portrait

Jacques Baby

Jacques est juge à la Cour des successions et des tutelles depuis 1800 et assume, entre 1792 et 1833, diverses fonctions : membre du conseil exécutif, lieutenant de milice, surintendant adjoint des Affaires indiennes. Pour faciliter le recrutement dans la milice, on le nomme commandant en chef des milices canadiennes pour le Haut-Canada. C'est un membre de la noblesse canadienne qui profite de son alliance avec le pouvoir.



L'Assomption est un cas unique, puisqu'il s'agit du seul noyau de peuplement engendré par le commerce des fourrures, qui remonte au régime français.

Les voyageurs à Penetanguishene et à La Passe

Entre 1796 et 1815, le poste militaire et commercial de Michillimackinac est tour à tour abandonné, repris et perdu par les Britanniques. Les voyageurs canadiens établis à l'île Saint-Joseph, en 1796, prennent part aux combats contre les Américains avec les Amérindiens sous les ordres du général Isaac Brock en 1812. Lorsque les militaires britanniques s'installent à l'île Drummond en 1814, plusieurs voyageurs les suivent. Plus tard, l'île devient un territoire américain et, en 1828, 75 familles de voyageurs s'établissent à Penetanguishene.

Il existe, le long de la route des voyageurs, des lieux où s'attardent des voyageurs dans l'attente d'un emploi au sein des expéditions qui vont chercher la fourrure. Parfois, ces centres de voyageurs donnent lieu à la colonisation, comme on le voit à La Passe où des voyageurs s'établissent en permanence. Avec le temps, plusieurs s'adonneront au travail en forêt et se fixeront sur des terres.

Le commerce de la fourrure contribue peu à la colonisation canadienne dans le Haut-Canada, contrairement à l'industrie du bois qui, elle, favorisera le peuplement de façon plus intense.

Les marguilliers

La paroisse est dirigée par la Fabrique dont les membres sont des marguilliers.

L'industrie forestière

Le fonctionnement du commerce du bois

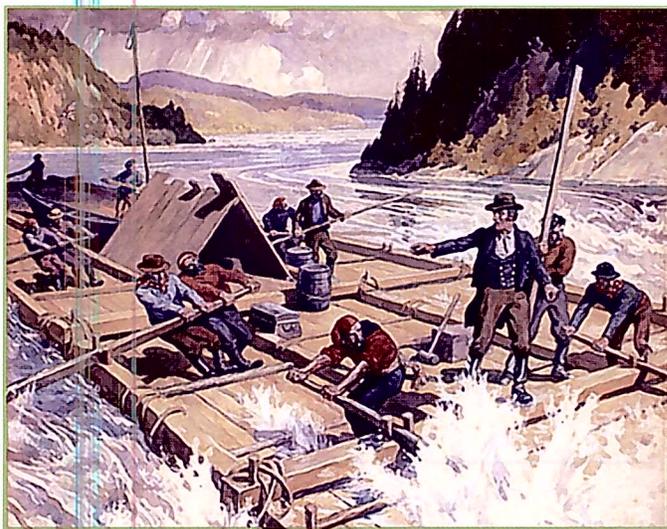
Au tournant du XIX^e siècle, l'industrie du bois au Canada devient une activité économique de première importance. Cette activité commence en 1805. La Grande-Bretagne, qui possède alors la marine la plus puissante au monde, a constamment besoin de bois pour la construction de ses navires et, notamment, pour la fabrication des mâts. Or, sa source d'approvisionnement traditionnelle de la Baltique est menacée par le blocus continental de Napoléon. La Grande-Bretagne se tourne donc vers la riche forêt canadienne. Elle utilise le régime des tarifs préférentiels pour rentabiliser la coupe du bois dans les colonies nord-américaines. Ce régime dure jusqu'en 1849. L'exportation du bois devient très importante dans la colonie.

Les grands financiers du commerce du bois se trouvent à Londres. Du côté des colonies, les marchands britanniques dominent le marché du bois à partir du port de Québec et les entrepreneurs locaux se trouvent à Bytown (Ottawa) et dans les autres villes forestières. La coupe du bois se pratique dans toutes les régions de la colonie et progresse vers le Nord à mesure que les forêts sont exploitées dans le Sud. Le Haut-Canada devient ainsi un grand fournisseur de bois à la Grande-Bretagne.

Les cageux

Nom donné aux ouvriers qui conduisent les radeaux de bois équarri, appelés des cages.

Le commerce du bois, contrairement au commerce des fourrures, stimule l'économie du pays. Les bateaux transportent le bois d'œuvre en Grande-Bretagne et ramènent des immigrants et des immigrantes. Le commerce du bois contribue au développement d'une main-d'œuvre spécialisée, soit les bûcherons et les cageux. Au cours des premières décennies, on exporte surtout du bois équarri mais, progressivement, on exporte aussi des produits transformés tels que des madriers et des douves. Cette transformation donne naissance à des scieries. Des villes forestières sont fondées le long des grands axes de communication dans la vallée de l'Outaouais. Cette activité entraîne l'embauche d'une main-d'œuvre locale fixe qui s'ajoute aux travailleurs saisonniers en forêt.



À cette époque, on assiste à la naissance d'une classe d'entrepreneurs très majoritairement britanniques et américains. Des gens comme Alexander Fraser, William Edwards, Thomas Cole, les frères Hamilton, Philemon Wright et, plus tard, John Egan et John Rudolphus Booth. Les propriétaires canadiens sont rares, mais Joseph Aumond fait exception à la règle. Toutefois, la main-d'œuvre, quant à elle, est majoritairement canadienne.

Le premier train de bois sur la rivière des Outaouais, 1806.

Joseph Aumond

Né le 21 mars 1810 à l'Assomption dans le Bas-Canada. Après avoir fréquenté les écoles locales, il vint à Montréal et fut commis dans le magasin J. D. Bernard. Il alla ensuite s'établir à Bytown comme gérant d'un magasin ouvert par Bernard. Aumond se lança dans le commerce du bois dans la vallée de l'Outaouais vers 1830. Étant l'un des principaux industriels de la communauté, Aumond participera activement à la vie civique d'Ottawa. Il fut l'un des organisateurs du premier corps des sapeurs-pompiers de Bytown en 1838, l'un des premiers membres de la première commission scolaire en 1842, et fut nommé au premier Bureau de santé en 1847.

Dictionnaire biographique du Canada en ligne.

En 1849, la fin des tarifs préférentiels ne met pas fin au commerce du bois, comme l'avaient craint plusieurs marchands. En fait, le *Traité de réciprocité* avec les États-Unis de 1854 permet de trouver de nouveaux marchés. La fin de ce traité, en 1866, est l'une des causes de la Confédération canadienne.

L'industrie forestière et le peuplement

L'industrie forestière encourage le peuplement en aidant l'agriculture, en favorisant l'immigration et en donnant naissance à des villes et à des villages forestiers. Le besoin en main-d'œuvre est évident. Dans les années 1830, on évalue le nombre de bûcherons, dans les seuls chantiers de la Gatineau, à près de 5 000 à 7 000. Ils sont 10 000 vers 1850 et, en 1860, deux fois plus. L'industrie s'étend aux chantiers du bassin hydrographique de l'Outaouais. Le secteur est traditionnellement réservé aux Canadiens. Quant aux travailleurs forestiers, la main-d'œuvre est jeune, mobile, sans emploi, et la lutte est âpre pour se faire embaucher.

La vie des forestiers

Les hommes engagés par les entrepreneurs forestiers sont envoyés dans les bois. Le transport se fait d'abord par train, dans des wagons verrouillés, car on craint les désertions en cours de route. Ensuite, c'est la remontée des lacs et des rivières par bateaux, suivie d'une marche de quelque 50 kilomètres à travers la forêt pour atteindre l'emplacement du camp qu'il faut construire. Le camp est une habitation rudimentaire. Un rectangle de 9 à 13 m de large sur 15 à 19 m de long. Les murs sont montés en bois rond à une hauteur de 2 mètres. Les interstices sont bouchés avec des morceaux de bois, de la mousse ou de l'écorce. On perce une porte et rarement plus de deux fenêtres. Le plancher est fait de pièces de bois grossièrement planées. Le toit est fabriqué avec des demi-troncs creusés, disposés les uns à côté des autres et placés sur deux rangées, la seconde obstruant les fissures de la première. Le toit est troué d'une bouche d'aération destinée à la fumée du foyer central. Au centre de la pièce, un carré de terre battue est entouré de pierres; c'est ce qui sert à chauffer et à cuisiner. Le long des murs s'alignent des lits superposés faits de rondins sur lesquels on étend des matelas de branches de conifères. Dans un coin prennent place les meules qui servent à l'aiguisage des haches. C'est là que vivent les bûcherons pendant cinq mois.